

## Recherches sociographiques



Maurice LEMIRE, *La littérature québécoise en projet*

Jean Levasseur

---

Volume 36, numéro 2, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056960ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056960ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Levasseur, J. (1995). Compte rendu de [Maurice LEMIRE, *La littérature québécoise en projet*]. *Recherches sociographiques*, 36 (2), 358–360.  
<https://doi.org/10.7202/056960ar>

Maurice LEMIRE, *La littérature québécoise en projet*, Montréal, Fides, 1993, 276 p.

La littérature « en projet » qui nous est proposée dans cet essai du réputé et respecté Maurice Lemire, c'est celle qui demandait à naître dans les décennies suivant l'échec de la Rébellion des patriotes, alors que la vaste « réaction religieuse » en vint à fondre sur l'élite canadienne-française, entraînant dans son sillon la presque totalité de la jeune intelligentsia de la province. On pourra certes critiquer le choix du titre de cet ouvrage qui, s'il voulait créer un lien à la fois stylistique et diachronique avec la célèbre *Littérature qui se fait* de Gilles MARCOTTE (1962), ne représente en fait rien de concret pour le lecteur contemporain; le vide actuel dans le domaine des études empiriques sur la littérature québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle justifiera toutefois à lui seul le sens de cette intrusion dans le vibrant métadiscours littéraire de cette époque troublée de l'histoire du Québec.

Vraisemblablement opposé aux tenants de la philosophie ultramontaine dominante, c'est également à une réunion historique avec la littérature française, alors couramment rejetée, que nous invite Lemire; son désir constamment réitéré de relier les discours contemporains sur l'esthétique, l'art, l'écrivain, la réception... avec l'évolution (parallèle ou dichotomique) de la littérature de l'Hexagone démontre combien l'insertion de nos écrits dans un cadre international lui est cher. Pour ce faire, l'auteur met en pratique les préceptes de JAKOBSON sur le schéma communicatif. Chacun des chapitres de son étude s'identifie ainsi clairement avec les célèbres fonctions du linguiste; la fonction expressive (« Qui parle », ch. 2), la fonction conative (« Le public lecteur », ch. 3), la fonction métalinguistique (les genres légitimés et non légitimés, ch. 7 et 8)... choix argumentatif qui rend aisée la compréhension de la progression de son texte.

Son « objet de discours », l'univers journalistique, lui verra proposer la prémisse d'opération selon laquelle, dans une société encore sans littérature véritable, le journal s'associait à l'école pour devenir le second et ultime pôle de la domination intellectuelle. Ce média deviendra ainsi, nous démontre-t-il, le lieu d'une courte lutte intellectuelle qui verra s'affronter les adeptes de la liberté d'expression (les libéraux) et leurs opposants (les ultramontains), pour qui le droit à la liberté ne représentait que le droit à l'erreur. L'auteur n'hésite pas à parler d'un véritable mouvement « intégriste » qui réussit à faire basculer la presse de « véhicule privilégié de débats » qu'elle était encore dans les années 1830 à celui de « gardien officiel de la morale », après 1840. Encore incapable d'esprit critique, le public lecteur, le destinataire, ne pourra ainsi, selon l'auteur, que se ranger du côté de l'autorité.

Lemire souligne d'ailleurs plus loin l'aspect paradoxal de l'évolution de la critique littéraire officielle dans le Bas-Canada. L'instauration au pays d'un système parlementaire de type britannique avait favorisé l'émergence d'une opinion publique politique d'où aurait dû découler un esprit critique appliqué à l'instance littéraire; l'auteur suggère toutefois que l'arrivée en masse de religieux français après 1840 eut pour conséquence de détourner les jeunes intellectuels de cette vision critique pour les entraîner, paradoxalement, dans un univers intellectuel de droite beaucoup plus *français* que *national*. La véritable critique littéraire, artistique et esthétique, ne vit donc jamais véritablement le jour et fut « remplacée » par des principes d'évaluation dominés par le respect ou non des valeurs morales défendues par cette droite, qui procédait sous le double registre de la coercition (index, excommunications) et de la persuasion (conseils de lectures divers).

Notant de façon très à propos que l'« institution » littéraire au Canada français souffrait encore d'un manque aigu de paramètres bien définis (les intervenants en « littérature » ne s'intéressaient pratiquement jamais à la notion de « poétique »), l'auteur cherche alors à déterminer, inspiré ici des études de Goldmann, lequel de ses marqueurs (nationalité, époque, profession, parti politique) représente le mieux l'inscription idéologique à l'ultramontanisme ou au libéralisme. Son analyse de l'évolution du libéralisme lui permet de démontrer: a) la présence, après 1840, d'un radicalisme croissant chez les militants de l'Institut canadien, et qui n'a pas l'heur d'attirer les masses, b) le silence relatif et diplomatique présenté par les libéraux modérés, traits qui s'opposent à l'image monolithique calme et rassurante employée par les tenants de la politique ultramontaine, appuyés par un clergé de plus en plus puissant et riche. Il en conclut ainsi que l'*esprit politique* est l'élément le plus révélateur, le plus représentatif, de l'appartenance idéologique de ces « intervenants littéraires ».

Conscient également du manque de données dans le domaine de la « perception » de la littérature, Lemire se base sur des commentaires d'époque et sur la durée (brève) des journaux du XIX<sup>e</sup> siècle pour déterminer la nature du lecteur type des écrits de ces « intervenants littéraires ». Reprenant, comme outil de réflexion de base, la notion de Sartre sur le public virtuel et le public réel, il remarque ainsi le constant désir des publications ultramontaines pour s'attirer, en vain, les faveurs d'un public virtuel, reconnaissant de façon intrinsèque que le public réel, éduqué et littéraire, n'était pas encore prêt à abandonner la « grande littérature » (française) pour embrasser par simple patriotisme une littérature « nationale ». Une fois posés les grands paramètres de cette littérature en projet (grandeur de la nature qui chante la gloire de Dieu, supériorité du christianisme à travers l'image de l'indigène barbare, association entre l'histoire du Canada français catholique et la Providence...), il était normal pour ces « écrivains » de chercher à établir des critères d'ordre esthétique. En retraçant l'évolution du débat entre l'art et la morale, devenu d'actualité depuis l'association entre le désordre social et la Révolution française, Lemire ne peut que jeter sur notre littérature le constat d'une pénible stérilité, issue d'une conception collective et autocratique de l'art confinée à l'intérieur des murs de la vérité ecclésiastique.

L'auteur procède ensuite à une analyse de l'identité et du rôle de l'écrivain d'avant et après la Rébellion des patriotes. Chez un peuple où les grandes fortunes sont presque absentes, il note l'assimilation presque immédiate de l'écrivain au journalisme politique, état transitoire pour le jeune homme déjà handicapé par l'encombrement des professions libérales et qui désire « réussir dans la vie ». Lemire ne peut alors que constater les conséquences désastreuses de cette situation: nous ne connaissons ainsi guère de poètes de plus de 30 ans, ces derniers ayant soit accédé à une condition meilleure (souvent dans la fonction publique), soit abandonné tout espoir de « gloire littéraire » au profit de la lutte économique pour la survie au quotidien. Pour ces rares écrivains, les genres d'expression « acceptables » sont également réduits; Lemire souligne en effet que le discours hégémonique dominant en vint à favoriser les genres de peu de diffusion comme la poésie, axée sur la perspective aristotélicienne de *mimésis* et, par un discours pseudo-logique, sur la célébration du « beau » (Dieu et ses œuvres) et sur l'histoire, où l'être humain est toujours secondaire à ce même Dieu, et une sélection de genres tirés de la tradition orale (légendes, contes, chansons), intouchés par l'influence occidentale. Les genres de « masse », tels que le roman et le théâtre, furent, on le sait, énergiquement condamnés.

L'ouvrage de Maurice Lemire ne représente pas en soi une révélation dans le champ des connaissances en littérature québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle. L'absence de statistiques et le choix subjectif de ses données et illustrations théoriques entraînera certes des critiques de la part de plusieurs. La littérature québécoise en projet n'en demeure pas moins une étude empirique de très grande qualité qui réussit, dans un langage concis et clair, à faire le point sur une littérature que l'on ne connaissait trop souvent que par bribes, à travers la multitude de livres et revues d'histoire du Québec ou de sa littérature; sa lecture s'avère essentielle pour mieux saisir les notions véhiculées dans le dernier ouvrage de Réjean ROBIDOUX, *Fonder une littérature nationale* (1994), qui traite également de l'émergence de notre littérature au XIX<sup>e</sup> siècle, et qui vient compléter le travail de Lemire.

Jean LEVASSEUR

*Département de français,  
Université Bishop's.*

---

Gérard BOUCHARD (dir.) avec la collaboration de Serge COURVILLE, *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 445 p.

Cet ouvrage fait partie de la collection d'actes de colloques et de séminaires publiée sous l'égide de CEFAN (Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord). Il nous présente les actes du quatrième séminaire de CEFAN, portant sur l'évolution de la culture des francophones de l'Amérique pendant la période 1840-1970.

L'ouvrage s'ouvre par une introduction et se divise en quatre parties qui comportent chacune un commentaire. Dans l'introduction, Gérard Bouchard émet l'hypothèse qui fonde l'approche commune des études du recueil: entre 1840-1970 la culture québécoise s'est formée à même les rapports antinomiques entre les élites socioculturelles et le peuple. Les premières étaient orientées vers l'Europe, essentiellement la France, et promouvaient une culture de la continuité alors que le peuple s'ancrait dans le continent américain et développait une culture fondée sur des ruptures et de nouveaux départs.

La première partie du livre se veut un modèle de l'approche comparative prônée par Bouchard. Martine SEGALEN offre un aperçu du débat historique qui a eu lieu récemment en France au sujet de la culture populaire. Elle décrit les antinomies élite / peuple, identité locale / identité nationale, centre / périphérie qui ont attisé le débat sur la question nationale à l'époque de la création d'une Europe unie. Dans son commentaire sur le texte de Segalen, COURVILLE lance une mise en garde contre l'adoption d'une approche comparative qui applique des modèles européens au contexte québécois. Selon Courville, ces emprunts tant administratifs que culturels finissent par devenir assimilés, invisibles. Pour lui, la difficulté de poser le problème de l'évolution culturelle au Québec vient du décalage entre les faits de civilisation et les représentations collectives. Comme exemple, il cite la perpétuation de la représentation d'un Québec rural homogène, alors que le capitalisme industriel constituait déjà un aspect important de la socio-économie.